

Méga(lo)poles ou mégalopolisation (1) ?

René de Maximy

ORSTOM apartado Postal 1711 6596

CCI

Quito Equateur

Résumé : Les mégapoles doivent être considérées dans le mouvement qui les englobe et dont elles ne sont que l'objet le plus spectaculaire. Elles ne peuvent être cernées que si prime leur réalité politique.

A l'encontre d'une vision misérabiliste et/ou apocalyptique, l'article prône l'invention d'une nouvelle géographie, d'un nouveau discours urbano-spatial qui n'évacue ni la société ni le politique.

Il est clair que tout essai typologique portant sur les mégapoles est sujet à caution. L'auteur préfère fonder le sien sur les comportements socio-culturels et politiques plutôt que sur l'ordonnancement spatial.

Mots-clés : Mégapole – Fragmentation – Exclusion – Marginalité – Violence urbaine – Rapports ville-campagne – Mobilité – Typologie.

UN PREMIER REGARD SUR LA MÉGALOPOLISATION ET LES MÉGA(LO)POLES

Si depuis une génération les mégapoles (on pourrait, certes, se contenter de dire « les grandes villes », mais l'hellénisation du terme selon une coutume philosophique et philologique établie minéralise ce terme et introduit le souhait conceptuel, éliminant la dimension circonstantielles et fluctuante d'une expression qui, dans sa simplicité, n'est que qualitative et dimensionnelle) se multiplient, je ne suis pas sûr que ce doive être elles l'objet pre-

mier de la réflexion géographique actuelle, pas plus que de la dimension urbanistique qui marque désormais l'espace habité. Certes, on ne peut ignorer les méga(lo)poles, mais j'entends que leur prolifération n'est que l'expression sociale majeure d'un phénomène œkoumènique et sociétal qui les transcende : la mégalopolisation. Lors d'une émission télévisée, Michel Serre disait qu'il était frappé par ce phénomène qui caractérise aujourd'hui l'ensemble de l'Europe. Pour en avoir conscience et en saisir l'ampleur il suffit de survoler de nuit la France, et c'est encore plus visible au-dessus du Bénélux ou le long de la côte atlantique et des mers bordières de l'Europe. En ces régions le moindre groupement de maisons se marque par une résille de points lumineux. Sur l'ensemble du pays survolé, on en voit de toutes tailles. Or chacun de ces points indique un lieu où l'on jouit de l'usage de tous les réseaux qui autrefois n'étaient que l'apanage des villes. Ces réseaux permettent à tout habitant qui le désire de communiquer instantanément avec son semblable où qu'il soit, d'être informé de ce qui se passe dans le pays où il demeure, de se rendre en un court laps de temps en un lieu d'approvisionnement abondamment achalandé en objets de toute sorte et, aussi aisément, d'assister à une manifestation professionnelle, politique, culturelle, ludique, amicale ou autre. Le villageois et le citadin ont désormais les mêmes conditions sociétales d'existence. C'est, il me semble, cela qu'on appelle la mégalopolisation. Évidemment cette acception peut surprendre, car il est de larges espaces, en France par exemple, autrefois assez fortement occupés et désormais non moins fortement désertés. Mais si l'on veut bien reprendre les mots dans leur sens premier, « polisation » (ce barbarisme signifiant ici organisation de la *polis*) se réfère à un système organisationnel et non point à la seule dimension urbaine et urbanistique de ce système.

Les mégapoles doivent donc être relativisées, c'est-à-dire considérées dans le mouvement qui les emporte, les englobe et dont elles sont l'objet le plus spectaculaire. Si l'on veut bien accepter de marcher au rythme de la civilisation on reconnaîtra qu'autrefois le paysage, bien que très organisée par le travail de l'homme, avait une dimension végétale prépondérante dans laquelle les villes jouaient quasiment un rôle de faire-valoir, alors qu'en cette fin de siècle des régions entières se couvrent de constructions, la dimension urbaine se concrétise, des paysages se minéralisent, le végétal faisant à son tour figure de faire-valoir. Les géographes et les poètes devront apprendre à décrire ces nouveaux espaces, à les analyser et à les interpréter. Pour ce faire il y a deux façons de procéder : en créant un nouveau vocabulaire empruntant, comme

il est usuel en de telle situation, dans toutes les paroisses, auprès de toutes les sciences et de toutes les cultures ; ou bien en se référant à des manières de dire qui ont fait leurs preuves, mais en les contraignant à s'accommoder de nouvelles visions et de nouvelles explications. Je pense que la démonstration sera plus percutante, donc plus pédagogique, si l'on se dispense de trop innover, en outre on évitera ce qu'il y a toujours d'abusif dans le placage d'un langage transplanté en un autre champ sémantique.

Ainsi revenons à la *polis* athénienne. Elle était la ville, c'est-à-dire une confédération de lieux habités prolongés par le territoire, très rural, de chacun d'eux. « La cité qui s'est formée de la réunion de plusieurs bourgades, donnera une cité parfaite : elle atteint dès lors (...) la pleine autarcie (... et...) permet désormais de bien vivre » (2). Si elle avait encore la dimension des premiers temps de la confédération athénienne, une telle cité serait aujourd'hui regardée comme l'organisation juridique de quelques modestes bourgades. Exactement ce qu'elle était. La *polis mêtêr* était d'abord une alliance politique organisant un espace fortement habité, et non ce qu'aujourd'hui nous appelons une ville. Je propose que l'on réactive ce concept afin que nos villes modernes, faits bruts qui interdisent de les considérer comme une expression conceptuelle, puissent à nouveau être appréhendées en tant que système aux composantes fortement interactives, et ainsi se retrouvent objet philosophique, c'est-à-dire scientifique. Ce concept s'appliquera non plus à une *polis*, mais à une *mégalo-polis*.

Dès lors, comment passer des bourgades et des quartiers à la mégapole ? Et d'abord pourquoi cette démarche ?

Pour retrouver le politique. Car, produits de la mégalopolisation, les mégapoles ne peuvent être intelligemment cernées que si prime leur réalité politique, comme primait à Athènes au temps de Périclès le *politikôn*, ce désir de vivre ensemble qui fut à l'origine de la démocratie.

Certes le fait existe, il y a désormais d'énormes concentrations de villes, de pseudo-villes, de faubourgs, d'extensions démesurées au paysage peu lisible. Ces concentrations enserrant des espaces encore non construits, atteints par leur croissance, impliqués dans leur extravagance. Mais il sera quasi impossible d'en donner une image construite et cohérente si on n'y met ordre au préalable, c'est-à-dire si on ne rattache leur prolifération à des référents acceptés. Or, le sujet reste neuf. Peu d'auteurs se sont vraiment interrogés sur le sens de ce nouvel état planétaire. Je mentionnerai cependant, outre Jean Gottmann, Jacques Denis dont, à propos du « Phénomène urbain en Afrique centrale » (3)

paru en 1958, Pierre George écrit en 1987 : « Déjà apparaissent dans ces pages les contradictions entre l'inéluctabilité du transfert des excédents de population des campagnes vers les villes, la transition d'une culture rurale (...) à des modes de vie importés et mal assimilés, le passage de l'indigence naturelle et partagée dans la dignité à la paupérisation humiliante et, d'autre part, l'introduction par la ville et dans la ville de tous les éléments du progrès... » Et, à propos de l'Asie orientale et du Japon notamment (4) : « L'ensemble des villes japonaises est assurément ce qui évoque le mieux une "mégapole" à l'image des grands ensembles urbains américains. (...) Les excès de concentration font rêver dès 1977 à ce que les planificateurs européens de la "troisième révolution industrielle" appelleront le "redéploiement" des activités nouvelles au sein d'une urbanisation diffuse faisant disparaître petit à petit tout espace rural au sens propre du terme. (...) Les villes sont directement des technopoles, des lieux d'application des techniques avancées et de l'appareil de gestion et de relation, des villes d'employés et de fonctionnaires avec une réserve de sous-prolétariat, source de main-d'œuvre à bon marché pour les besognes non qualifiées, tout comme en Californie. » Cependant, en lisant J. Denis on reste un petit peu sur sa faim, la description est classique (j'y reviens ci-après) mais la mégapole n'est qu'incidemment considérée comme un objet de recherche en soi, dont les villes ne seraient qu'un des éléments.

Philippe Haeringer abonde, lui aussi, dans ce sens. Il constate que « la connaissance, d'expérience, de l'exhaustivité d'une mégapole est hors de portée de quiconque » (5). En un texte quelque peu emphatique (6) il avance qu'il y a vraiment mégapole lorsqu'il y a rupture sociale, et géographique dans une moindre mesure, avec l'extérieur, ce qui n'est pas urbain. Ainsi, un fort pourcentage de *mégapolitains* vivent en ces entités urbaines dont ils ne sortent jamais. C'est leur pays, leur monde, leur univers clos, le lieu de leur enfermement. En conséquence, en devenant « des lieux de vie obligés pour le plus gros de l'humanité », les mégapoles nous font « sortir du schéma classique de la ville », il y a un brutal changement d'échelle, c'est « la fin de la dialectique ville/campagne ». On rejoint la formulation de Pierre George : « urbanisation diffuse faisant disparaître (...) tout espace rural... ». Mais cet énoncé se fonde sur le présupposé d'une certaine idée, qui serait « classique », de ce que doit être la ville et que la mégapole ne peut être. C'est un premier point de controverse car, s'il est vrai que l'on est passé « du chef-lieu au socio-système », les conurbations et agglomérations sont des formes

« mégapolitaines » qui proposent des nouveaux schémas dont les modèles se sont répandus au point qu'il ne serait pas inexact de les qualifier de néo-classiques de la ville. A moins qu'il ne faille parler de proto-schémas de la mégapole ! En revanche, il est vrai que l'on ne sort d'une des villes, ou d'un des quartiers, constitutifs d'une quelconque mégapole que pour se retrouver en ville, la campagne se situant au-delà de l'horizon, ce qui pour le citadin logé au cœur du système rend la « dialectique ville/campagne » obsolète...

Cependant, cohérent dans ses affirmations, l'auteur note que la mégapole « échappe à la planification préalable (...), ne se laisse pas dessiner ». Or, et c'est un deuxième point de controverse, outre que, déjà, bien des villes, quoique se laissant dessiner, ont échappé à la planification préalable, aucune des mégapoles qui nous arrivent n'est apparue soudainement. Elles ont été, par inadvertance peut-être, dessinées par fragments successifs et parfaitement programmées, soit par une spéculation procédant de calculs politiques bien réels ; soit en complément d'actions de productivité entraînant la construction tolérée, hâtive mais non inconsciente, d'extensions immenses ; soit par un laisser-faire accepté, immédiatement commode, mais d'avenir incertain. Évidemment une courte vue a ainsi créé un état de fait qui, souvent, a fini par échapper à ses promoteurs. Ce n'est que si l'on ne considère la mégapole qu'à ce moment particulier de son émergence que l'on peut rencontrer le point de vue présenté dans l'article.

Ensuite, sont évoqués tous les retournements qui en découlent : l'enfermement, la fragmentation de l'espace, la perte de « la perception d'un ailleurs non mégapolitain », etc. dont est victime « une société civile aux contours incertains qui met en œuvre jour après jour des *modèles topiques* » (i.e. adaptés), pour tenter de répondre à un phénomène qui tend à la submerger. Mais, à ce qu'énonce l'auteur, ces dynamiques locales ne peuvent maîtriser la mégapole prise comme un tout. Il n'y a de solution que globale aux problèmes qu'elle génère. Or, le global paraît étonnamment défaillant, c'est pourquoi « la seule issue est de construire à partir de ce qu'elle est (la mégapole qui se trouve là et dont on ne sait plus que faire) et de prendre appui sur les modèles qui la font vivre, donc d'identifier ceux-ci de toute urgence ».

Cette dernière observation me paraît tout à fait juste. Aussi, malgré les réserves faites sur l'idée de ville, qui semble restrictive, et sur cette absence de planification qui, à le lire, triomphe, je suis assez d'accord avec ses descriptions, qui pointent bien un

certain nombre d'aspects des mégapoles et les conséquences qu'ils ont sur les « mégapolitains ». Cependant, j'estime très partielle, et quelque peu misérabiliste, l'image qu'il en donne. Notamment l'affirmation à l'emporte-pièce que la ville est cannibalisée, détruite complètement, anéantie, affirmation à peine nuancée par des variations d'intensité et de mise en œuvre substituant la mégapole à la ville qui l'a précédée, me paraît exagérée, tendancieuse et créatrice d'incompréhension. Certes, adoucir et conforter cette affirmation par le contre-exemple parisien est habile. La spécificité de Paris est vue avec justesse. Elle est correctement présentée. Mais la considérer comme unique, c'est ignorer que chaque ville est spécifique et que l'on peut dire la même chose de Londres, Tokyo, Berlin, Beijing et de toute ville qui a une histoire forte. Ce qui permet non seulement de ne pas simplifier le phénomène de mégalopolisation, mais encore de le réinscrire dans la durée en considérant qu'on entre dans un temps long qui n'en est qu'à sa première impulsion. Si l'histoire se poursuit pour ces villes mégapoles et pour bien d'autres, elle ne fait que commencer pour la multitude des jeunes mégapoles. Il faut le savoir et penser que la ville, fut-elle mégapole, est toujours « un construit remis constamment en perspective » (E. Le Roy) auquel seule l'histoire donnera du sens et donc les moyens de s'ordonner socialement. Dès lors, il n'y a pas à avoir cette sorte d'angoisse et de désespoir, qui étroit l'auteur. Ce « désarroi » ne peut que biaiser l'entendement du phénomène observé, ce que révélerait une autre lecture de ce texte au lyrisme dramatique, où serait liés entre eux les mots ou les syntagmes, 37 en 12 pages, qui annoncent l'apocalypse. Si bien que pour sortir de cette situation effroyable les urbanistes sont, en quelque sorte, sommés de résoudre cette question désagréable parce qu'encore très déroutante, d'ausculter ces nodules gigantesques qu'elle suscite et qu'il appelle les mégapoles. Ainsi leur assigne-t-il leur mission : « Dans une mégapole, qu'elle soit occidentale ou tropicale, la circulation réclame des voies autoroutières, des métros, une politique énergétique, l'approvisionnement en eau et l'évacuation des eaux usées exigent des dispositifs complexes et colossaux, et un programme à long terme ; l'approvisionnement vivrier passe par l'organisation d'un marché central, par une politique agricole, des échanges internationaux, lesquels mettent en cause la balance des paiements. » Mais ce ne sont là que des questions très ordinaires de gestion municipale ou districtale, urbano-communautaire si l'on veut. Paris, Londres, Milan, Montréal, Tokyo, Ôsaka, Beijin, Hong Kong ou Singapour, répondent ainsi à leurs problèmes et arrivent à garder leur mégapole en état de bon fonc-

tionnement. C'est moins évident pour des secteurs entiers de New York (ville majeure de la *mégapolis*) ou Los Angeles. Les difficultés de certaines mégapoles asiatiques, latino-américaines ou africaines sont d'un tout autre ordre, leur croissance spatiale est à la mesure, extrêmement soutenue et rapide, de leur croissance démographique.

AUTRE REGARD : DANS LES PAS DE PROTAGORAS, A LA RECHERCHE DU *POLITIKÖN*

Mais, heureusement, les analyses d'Haeringer vont plus loin. Il saisit bien la monotonie du bâti en de vastes secteurs, l'informalité, l'importance des réseaux de circulation, la recherche de cohésion communautaire grâce à l'usage des réseaux, la fragmentation nécessaire des entités mégapolitaines, l'enclosement et l'obsession sécuritaire. Il voit également qu'il y a en tout cela une cohérence, mais qu'elle est extrêmement précaire, en perpétuelle équilibre. Autant de caractéristiques mégapolitaines qui exagèrent étonnamment ce que déjà les agglomérations ont produit.

Cependant à le lire, on croit voir se profiler surtout le « modèle » de Los Angeles superposé à celui de Rio. Son approche contient je ne sais quelle raison déterministe qui étonne. C'est pourquoi je pense qu'il est recommandable, si l'on veut y voir clair, de laisser pour un temps la description impressionniste et de recourir au *politikön*, ce « vivre ensemble » qui fit la grandeur de la démocratie naissante en Attique aux temps de Protagoras (2 500 ans, « l'homme crée ses valeurs »), de Platon et d'Aristote (2 350 ans, « la délibération mène vers le meilleur »). Pour ce faire il est bon de ne pas trop sacrifier à une vision privilégiant l'économie politique, de considérer qu'il est utile d'inventer une nouvelle géographie, c'est-à-dire un nouveau discours urbano-spatial, et de céder le pas à la sociologie et à la psychosociologie.

Tout ce que l'on sait de nos expériences propres et de ce que nous enseignent les médias, pousse à entreprendre une telle démarche. Qu'on en juge à travers les articles d'un mensuel de haute tenue : de février 1992 à juin 1995, ont été publiés 40 numéros du Monde Diplomatique, de ceux-ci onze traitent en 19 grands articles (souvent sur 2 pages) de questions peu ou prou relatives aux mégapoles ou aux grandes métropoles, qui ne sont d'ailleurs quasiment jamais qualifiées ainsi, mais identifiées par leur nom. Ces articles ont des titres accrocheurs, c'est la loi du genre.

Y sont abordés :

- à dix reprises les problèmes de ségrégation et d'exclusion qui forment le principal de six articles (7) ;

- à sept reprises la violence et l'insécurité, qui sont l'essentiel de quatre articles (8) ;

- à cinq reprises les questions d'enfermement, d'entassement, mais aussi, et en même temps, de pluriculturalité, de dialogue, de bon voisinage et de vie locale, d'organisation associative et de solidarité, qu'on retrouve principalement dans trois articles (9) ;

- six fois les phénomènes d'urbanisation, de changement de la marche du monde (10).

Ségrégation, exclusion, violence, insécurité, enfermement, entassement, dialogue, pluriculturalité, bon voisinage, vie locale, changement de la marche du monde : on est bien dans le *politikôn*, c'est-à-dire les valeurs, leur remise en question, leur re-création, et aussi l'échange et la délibération. Le sujet traité est à peine la mégapole, plutôt les grandes agglomérations ou conurbations, pratiquement jamais la mégalopolisation. Le ton est toujours contenu. Le catastrophisme et le lyrisme de l'inacceptable n'y ont pas leur place. Il s'en dégage néanmoins une impression de bouleversements inéluctables qui accentuent sans cesse la fracture entre les nantis, les « prépondérants » (Jaurès), qui se protègent, s'enferment de plus en plus, et les délaissés, les abandonnés au bord de l'abondance, qui se savent exclus et qui, eux aussi, se gardent, mais par la violence affichée, c'est-à-dire la détestable, celle qui, pour l'ordre établi, est incompréhensible, donc injustifiable.

Si on devait qualifier sommairement la situation, on pourrait dire que tout le monde se garde, que la confiance dans les autres bien que fortement souhaitée n'est plus praticable. Or, il ne s'agit que d'une appréciation première qui ne résiste pas à la lecture attentive des articles. Ceux-ci sont d'une autre tenue, plus soucieux de décrire, informer et expliquer que de juger et de moraliser. Ils donnent à moudre au lecteur qui n'a plus, ensuite, qu'à rechercher ses marques et se positionner face à ce qu'on lui expose.

Faut-il voir en cela une légère désinvolture de la part des journalistes et écrivains là où d'autres n'éprouvent qu'inquiétude ? Faut-il au contraire considérer qu'il y a quelques excès de plume de la part de ces derniers ? Un coup d'œil sur d'autres avis émis ne permet pas de trancher cette question.

En vérité, il faut attentivement glaner dans les textes traitant de l'urbanisation et de l'urbain pour rencontrer des observations pouvant favoriser notre désir de comprendre la mégalopolisation. Ce n'est pas encore véritablement devenu, pour les scientifiques,

un objet d'études spécifiques. Et puis il y a autant de situations politiques et économique-psychosocio-culturelles (j'emploie cette composition inusuelle d'adjectifs pour indiquer l'extrême imbrication de tous les aspects du comportement individuel ou collectif lorsqu'il s'agit de traiter de cette question), qu'il y a de mégapoles, ou du moins qu'il y a de systèmes de société producteurs de mégalopoles, sinon de mégalopolisation. On comprendra aisément que, comme cela a été noté à propos de Paris, les grandes villes d'Europe, chargées d'une histoire grandement partagée présentent des façons proches de s'accommoder à la donne mégapolitaine ; qu'il n'en est pas de même aux États-Unis ; que l'Inde, la Chine ou l'Asie du Sud-Est ont leur civilisation, donc leur art singulier d'accommoder leur vie et ses lieux d'exercice ; qu'au Japon, le Tokaido s'urbanise chaque jour davantage tandis que l'ombre d'Edo s'étend toujours sur Tokyo (11) ; que l'Amérique latine pratique ses propres façons de se « mégalopoliser ». Naturellement on peut continuer cette énumération, en considérant encore les réponses rencontrées dans les pays fortement islamisés, Téhéran par exemple, ou celles qui se peuvent laisser voir en Afrique intertropicale (12).

En cette affaire, c'est probablement Los Angeles, LA, qui marque le plus les esprits. C'est peut-être aussi la ville qui a le plus délibérément choisi son destin mégapolitain. Il est difficile de prétendre que sa situation présente n'a pas été souhaitée et planifiée à la façon étatsunienne, c'est-à-dire libérée de quasi toutes interdictions que ça se fasse. Alors que partout ailleurs on tentait de réduire l'ampleur des surfaces investies par l'urbanisation et de négocier les déplacements intra-urbains, mettant en place des réseaux de transports collectifs incitatifs et réglementant l'usage de la voiture particulière, à LA la réglementation (dès le début du siècle) interdisant l'élévation excessive des immeubles – au vu du paysage qu'offre Manhattan, on comprend rétrospectivement le désir initial de l'éviter à Los Angeles – et, un peu plus tard, la promotion programmée de l'automobile, imposaient cet énorme réseau autoroutier. Ne dit-on pas que, hors des centres commerciaux, tout piéton y est suspect ? Dès lors, l'urbanisation se déploie à pleine puissance, marque, divise, compartimente définitivement l'espace et, surtout, distend à l'extrême le tissu urbain et les relations de sociabilité. La géographie en est transformée. Ainsi, comme naguère en France on parlait de « région naturelle », entité supposée évidente, façonnée par les activités, les coutumes et l'histoire, pour Los Angeles on peut parler d'une région que je ne saurais bien qualifier, « artificielle », « urbano minéralisée » ou « artéfactuelle » peut-être, quoique ce

dernier terme me paraisse dévié de son sens et assez peu engageant.

Aussi, je ne pense pas que l'on puisse s'aligner sur cette énorme conurbation pour définir le référent qu'on appelle une mégapole et singulariser les processus de mégalopolisation. En revanche, à LA se trouvent des exemples de tout ce qu'on peut rencontrer de socialement spécifique à une mégapole. Un aperçu très succinct des styles d'existence qu'on peut y pratiquer est présenté dans les tranches de vie proposées par « Short cuts », un film sorti en 1993 (13).

D'ailleurs, « les villes sont aussi diverses que les forêts » (14). En « un tour du monde en dix minutes » (6), P. Haeringer, a pris « le risque » de le prouver en qualifiant d'un mot chaque mégapole (ou future mégapole) qu'il a observée. Voici : « Shanghai, l'espace confisqué », « Singapour, l'espace programmé », « Jakarta, l'espace alvéolaire », « Le Caire, l'espace interdit », « Abidjan, l'espace coutumier », « Dakar, l'espace dédoublé », « Nouakchott, l'espace nu », « Manaus, l'espace pionnier », « Recife, l'espace collinaire », « Sao Paulo, l'espace laminé », « Rio, l'espace inaccessible », « Lima, l'espace héroïque ».

L'entreprise est intéressante. Mais l'auteur a raison, c'est un risque. Cela se traduit par un flottement qualitatif entre ce qui relève du site et ce qui procède de la société. Mais n'en est-il pas toujours plus ou moins ainsi avec les géographes ? Le plus risqué a été d'oser affirmer qu'une concentration de plusieurs centaines de milliers à plusieurs millions de personnes installés, implantés dans chaque cas en un lieu restreint et très particulier de notre planète, ayant leur habitat, leur vie et leur destin, pouvait être contenue en un adjectif. Lorsque je lis cette litanie, force m'est de penser qu'il y a contresens à réduire toute ville, et donc aussi les mégapoles, à un simple espace occupé intensivement. Cela évacue la société, ses sécrétions et son spectacle, cela nie le politique et perd tout sens. Or, c'est pourtant là que se tiennent les interrogations et que doit s'installer tout débat : quel sens donner à la mégalopolisation, quel sorte de signifiant sont les mégapoles ?

Naturellement les qualifications proposées expriment un certain regard qu'il faut prendre en compte, mais seulement comme un modeste argument explicatif. D'autres géographes ont préféré apporter des arguments se référant à la civilisation porteuse de chaque cas analysé. C'est dans cet esprit que J. Lévy affirme (15) que « l'espace est une composante de l'être-au-monde des hommes ». Ce qui l'amène à constater que « les Américains sont des citadins qui ont inventé des manières inédites de refuser la ville », et aussi que « la ville nord-américaine apparaît plus

comme une juxtaposition de fonctions centrales distinctes qu'une centralité synergique, plus un système de systèmes qu'un système ». Ce n'est pas de sa part qu'une simple affirmation. Il rend compte d'une dimension géographique, pertinente, que prennent les mégapoles nord-américaines, dimension dont la complexité pourrait bien devenir un modèle.

En effet, il y a quarante ans, *megalopolis*, immense conurbation de la côte Est, imposait un changement d'échelle pour l'observation du phénomène urbain. Cette tendance s'est maintenue et, sur le Pacifique, à Los Angeles elle est devenue un paradigme. La mégapole étatsunienne est polynucléaire : un centre introuvable, mais une multiplicité de centres. Dès lors il me semble que l'on peut privilégier deux démarches. Soit décrire et analyser le paysage pas à pas, puis en s'élevant sur les falaises des immeubles jusqu'à leur faîte, le dominer et en discerner l'agencement, enfin le survoler et en saisir la géographie régionale pour s'y retrouver dans ces babylones aux quartiers paisibles ou transformés en ghettos de misère, désespoir et violence, aux urbanisations monotones, aux tours innombrables poussées en massifs et aux réseaux de toutes natures s'entrecroisant en damier ou en d'étranges figures. Soit parcourir ces espaces, en visiter les hauts lieux, rencontrer les « ethnies » (sociétés, associations, clans, bandes, gangs) qui les peuplent et les exploitent afin d'en découvrir la geste, sa genèse, ses naissances et renaissances, ses forces à l'œuvre, son ordre secret. Alors on saura que rien n'est ni fortuit, ni spontané ; que les paysages ont des ressemblances qui permettent une sommaire typologie ; que les populations qui les ont façonnés construisent chacune à leur façon, s'emparant des modes et des normes pour en user selon leurs croyances, leur culture et leurs pulsions. Aussi, quel que sera le choix, il faudra, comme l'ont toujours fait les géographes, expliquer l'apparition et les mécanismes de développement du fait considéré, ici la mégapole.

Les gens qui sont l'imprévisible de la ville me feraient choisir cette deuxième approche dont Oscar Lewis nous a fait entrevoir l'intelligence et la richesse (16). Cependant la première approche n'est pas sans qualité, il serait préjudiciable à mon propos de ne pas tenter d'aller un peu plus avant sur ses chemins balisés.

DÉCRIRE ET ANALYSER LE PAYSAGE URBAIN ; CLASSER LES MÉGAPOLES...

L'œil balaye l'espace et l'esprit le commente. C'est la manière habituelle, imprégnée de pédagogie, des géographes. Jacques

Denis (4) y a excellé, autant par la description d'un paysage urbain que pour l'exposé de son agencement. Ainsi, à propos de Tokyo, il écrit en 1977 :

« De la terrasse panoramique (du Keïo Plaza...) une vue extraordinaire se découvre. Dans toutes les directions où se porte le regard, l'agglomération de Tokyo s'étale à l'infini, ponctuée çà et là d'un groupe de gratte-ciel, mais qui trouble à peine l'immensité. (...) On se sent perdu au milieu d'une fourmilière urbaine qui semble illimitée. Seule, dans le lointain, la brume atmosphérique trace une ligne d'horizon floue et incertaine.

Si l'on choisit un autre point d'observation, la terrasse supérieure de la Tour de Tokyo (...) une même impression se dégage. On aperçoit à l'infini le moutonnement de maisons basses, hérissé de-ci de-là par des ensembles de grands immeubles. Les longs rubans des autoroutes urbaines serpentent et s'entrecroisent sur deux ou trois niveaux. Des chemins de fer aériens s'insinuent dans la ville et disparaissent subrepticement. Les masses enchevêtrées des usines découpent des angles sombres dans la baie de Tokyo dont les eaux miroitent au soleil. Et l'on se demande comment aborder l'analyse d'une réalité qui paraît insaisissable dans sa démesure. »

Pour peu que l'on prenne le Shinkansen, train « dont les 16 voitures parfaitement carénées ressemblent à un long serpent métallique », ce sentiment se conforte. « Le convoi (...) fonce à près de 210 km/heure, justifiant son surnom de Hikari (éclair). En un peu plus de trois heures, sur 550 km, on voit défiler sept villes millionnaires : Tokyo, Kawasaki, Yokohama, Nagoya, Kyoto, Ôsaka et Kobé qui comptent à elles seules plus de 20 000 000 d'habitants (en 1977). Les autres localités traversées se laissent à peine entrevoir : villes, bourgades, complexes industriels se succèdent à vive allure, ponctués par les éclairs verts des rizières, elles-mêmes envahies par des usines ou des villages dont les maisons se blotissent les unes contre les autres sous leur lourde toiture de tuiles gris-bleu. La vitesse du train accentue encore l'impression de continuité de la mégalopolis japonaise. »

Cette description classique, impressionniste (« impression » revient plusieurs fois), souligne avec force l'immensité de la conurbation et de chacune des villes, dont d'abord Tokyo, qui la forment. Qu'a-t-on finalement ? Une *megalopolis* japonaise, c'est-à-dire un système de villes à l'étalement infini (ce mot aussi revient plusieurs fois), moderne, qu'on ne peut imaginer qu'en traversant rapidement la région hyper-urbanisée qu'il occupe. Pour J. Denis c'est bien ce système englobant villes, espaces ruraux et réseaux

les reliant et les innervant, qui est la mégapole. Il le précise en égrenant les noyaux majeurs et les voies qui structurent la région-mégapole.

« Les 11 autres grandes villes sont toutes situées dans la partie centrale de Honshû, le Tokaido Belt, et tournées vers l'océan Pacifique. Au centre de la megalopolis se trouve Nagoya (2 079 694), aux extrémités les deux hyper-métropoles, l'une en devenir, l'autre en réalité.

Pour Ôsaka, un premier noyau continu est déjà constitué, même si des limites administratives subsistent. (...) la vallée du Yodo, qui relie Ôsaka à Kyoto (1 461 050) située à moins de 40 km, n'est déjà plus qu'un corridor parcouru par quatre lignes de chemin de fer parallèles et tout un réseau de voies rapides. Usines et lotissements envahissent les champs à une vitesse telle que la jonction ne tardera guère. On peut imaginer la future agglomération (...) qui regroupera une dizaine de millions d'habitants. »

L'auteur, en 1977, utilise quatre termes pour singulariser et hiérarchiser les étapes de la montée en puissance de la mégapole : ville, métropole, agglomération, megalopolis. Ce sont là les éléments et les emboîtements constitutifs de toute mégapole au Japon, aux États-Unis, mais pas en Europe où les agglomérations et conurbations ont une telle ancienneté d'implantation dans leur région (datant du temps où elles n'étaient que villes isolées ou sans banlieue conséquente) que les espaces ruraux, même relativement distants, sont organiquement liés aux espaces urbanisés, formant ainsi les lieux d'ancrage et la chair des mégapoles. D'ailleurs aucune autre région au monde n'a cette densité de réseaux de communication terrestre qu'on rencontre en Europe occidentale, singulièrement en France et dans le Bénélux... On a même l'exemple de Berlin, étonnante concentration de villages et de quartiers très séparés par des lacs et des forêts, avec par endroits, surtout dans sa partie orientale, des espaces densément urbanisés, tristes comme des banlieues bâclées. C'est une ville, une mégapole peut-être, et aussi un morceau du Pays brandebourgeois.

Autre leçon : la difficulté à transmettre la réalité et les impressions de démesure qui caractérise la mégapole. Le fait est là, pesant, omniprésent, impressionnant, déroutant, quasi indescriptible et irréprésentable. Serait-ce plus aisé d'en parler si au lieu de mégapole on disait « région artéfactuelle », comme on disait « région naturelle » chez les géographes français encore dans les années 60 ? Pas si sûr. D'abord l'expression « région artéfactuelle » ne porte aucune image, aucune émotion, et

« région artificielle » serait pire, on penserait à un Disneyland où se distribuent des grandes oreilles noires de souris en carton ! Pourtant cette dimension régionale, cette notion de région a un sens. D'abord l'espace y apparaît dans son ampleur, ensuite il est une référence identitaire, fonctionnelle ou géographique, de proximité en tout cas, bien que constituée d'éléments la segmentant, mais dans la continuité, de manière explicative et cohérente. Bref, une région urbanisée, minéralisée, artéfactuelle, autre qualificatif encore. C'est un fait géographique et ça se représente selon des agencements que les géographes savent décrypter, lire, analyser et transmettre. Pourtant, ils n'ont point encore conceptualisé ce type de région urbano-minéralisée et en sont bien empêtrés. Devant cette difficulté singulière le dérapage vers le sensationnel, le misérable, le pathos, est latent. Comment ne pas y glisser, surtout que l'observation froide du phénomène saisi dans l'amoncellement de ses signifiants, ne donne à connaître qu'une enveloppe. Or, je l'ai noté précédemment, les villes, et plus encore les mégapoles, sont d'abord des faits de société. Il est bon d'identifier la ruche, mais il est indispensable de l'associer à l'essaim et d'extraire le miel. Pour qu'il y ait apiculture, il faut ces trois éléments en interaction. Pour qu'il y ait mégalopolisation, il faut la superstructure enveloppante, c'est là un objet souvent sommairement décrit et que, peu ou prou, nous savons voir ; il faut la connaissance des comportements des acteurs : citadins, citoyens et, parfois, actants au hasard de la rue ; il faut enfin une dialectique sociale, le politique, avec ses harmonies, ses excès, ses ratures et ses cafouillages, se déterminant face à l'émergence et à l'accélération de la croissance de ce nouveau produit de la société.

On sait dire assez bien les enveloppes et en identifier le type. Il peut être très particulier, mais le plus souvent il est poly ou mononucléaire. Polynucléaire, c'est celui qui prévaut, distribué en sous-groupes, dans les pays de longue histoire et de vieille civilisation (j'allais écrire de vieille civilité !), où l'urbanisation a pris le temps de se former, de s'approprier, de mûrir et de se faire. Mononucléaire, c'est celui dont le noyau est de peu d'ampleur et le cytoplasme – les extensions – hypertrophié. Il est trop abondant pour un noyau mal programmé. Il y a prolifération périphérique, le risque cancérigène est fort. Ce type est apparu virulent depuis les années 60. On le rencontre en certains mondes tiers venus tard à l'urbanisation, ne l'ayant commencée qu'à l'aube de la mégalopolisation du monde.

Ici encore des sous-groupes peuvent être identifiés. Notamment celui des mégapoles sans assises sociétales et dépourvues d'une politique consolidée. Ce qui donne des entités sauvages en

quête de discipline, de greffons, de reformatage pour que les investissements viennent, que le dynamisme s'installe. Tout ça se traduit par la nécessité d'assurer la structuration, la segmentation, l'articulation de leurs espaces, de donner du sens à ce qui en manque. En Afrique, bien des grandes villes cadrent avec cette situation floue, d'attente, que des chefs d'État régaliens contraignent sans vergogne. Ainsi de Luanda, Kinshasa (17), Lagos (12), Maputo et d'autres en puissance, comme Nairobi et probablement Khartoum.

Autre sous-groupe, plus latino et asiatique, où l'histoire est fortement présente en des villes, dormantes parfois, qui en sont imprégnées. Quoique modeste métropole n'atteignant pas encore les 2 millions d'habitants, Cartagena, en Colombie, est un bel exemple de ville chargée d'histoire, enclose en ses lagunes, installée sur ses îles et ses lidos, dormante et poursuivant encore sa course postcoloniale et prémégapolitaine. D'autres ont franchi le seuil du réveil, assez soudainement leur ont poussé des quartiers innombrables dont la pression a fait basculer leur routine dans l'énormité : Bogotá, Guadalajara, Mexico surtout. Elles en restent stupéfaites, anesthésiées quelques temps, puis la folie s'en empare : elles prolifèrent. Il y a conquête des espaces ruraux déjà fortement socialisés, portant leurs marques socio-géographiques indélébiles que l'urbanisation, les phagocytant, transforme sans pouvoir entièrement les gommer. Ces mégapoles ont les fondements d'une organisation sociale fonctionnelle qui devrait leur assurer une maîtrise de leur gestion. Tout serait possible en peu de temps si le politique voulait retrouver sa dimension démocratique. Ainsi de Santiago du Chili, São Paulo, Hô Chi Minh-ville. Séoul et Beijing qui parviennent à se contrôler, Singapour et Hong Kong, villes-états, et aussi Téhéran, entre autres, font partie des mégapoles oligarchiques ou monarchiques. Faut-il considérer qu'elles appartiennent à un autre sous-groupe ? Rio, comme Mexico, ont des potentialités considérables, mais souffrent simultanément d'une capacité de production insuffisante et, revers de cela, d'une fuite de capitaux et du pouvoir de nuisance de gestionnaires corrompus. Elles ne sont pas les seules mégapoles rongées par une économie ainsi déséquilibrée, mais ce sont parmi les plus étendues. En leur espace on vit bien et se plaît, avec, près de chez soi, des misères sans espoir.

En outre, la polynucléarisation peut se fabriquer, comme à Singapour et Hong Kong par exemple, et il n'est pas évident qu'Hô Chi Minh-ville ne va pas coalescer avec d'autres villes du delta, en une conurbation qui déjà se structure, pour aboutir à une mégapole polynucléaire. Si bien que cette amorce de typologie,

dont je n'ai succinctement développé qu'un type, est sujet à critique, d'ailleurs elle se fonde sur une estimation personnelle plus que sur une observation rigoureuse.

Naturellement, plus on connaît intimement une mégapole, moins on peut la classer. C'est ce qui fera dire à un Parisien que, plutôt qu'une mégapole, Paris est une « ville-ville » (Haeringer), car, en vérité, c'est sa ville explorée au plus profond de ses rues et de ses impasses. Je présume que le Pékinois dira cela de Beijing et que l'habitant de Tokyo mettra sa ville à part, s'enorgueillissant de sa modernité en s'émouvant du souvenir d'Edo.

PARCOURIR LES ESPACES, VISITER LES HAUTS LIEUX, RENCONTRER LES TRIBUS QUI EN USENT

Quand on aurait différencié les enveloppes, on n'aurait pas cerné les mégapoles pour autant. Qu'en est-il, en effet, de l'exercice de la ville en ces régions urbano-minéralisées nouvellement apparues ?

L'économiste a ses réponses, il les met en équation sèche, souvent désespérante. Mais l'économiste chiffre et courbe le passé, s'il oriente le présent, c'est toujours avec une relative incertitude. Comme les astrologues, cependant, il retombe sur ses lois. Si l'événement anticipé ne se produit pas, la loi a joué mais a été mal interprétée. Les réponses de l'économiste sont désincarnées. La productivité, la compétitivité qu'il prône ne s'encombrent pas de sociologie. En outre, c'est à la hache qu'il classe les signifiants et découpe les paysages. Il faut l'écouter, il ne faut pas lui laisser la bride sur le cou.

Le sociologue aussi a ses réponses. Elles sont innombrables, généreuses, très parcellisées. Elles mettent en évidence des permanences révélatrices du social, du politique et de leurs lois, comme autant de clefs de lecture pour comprendre les comportements de groupes en cohabitation plus ou moins rapprochée, paisible ou hostile. Leur démarche n'est pas sans défaut cependant, car il n'y a pas d'absolu dans les agissements de groupes et de personnes singulières vivant en une succession d'espaces limités. Ils le savent bien. Nonobstant, la proposition de suivre des itinéraires organisant l'espace, comme le souhaite le géographe décodeur et décrypteur de paysages plus ou moins successifs, plus ou moins emboîtés, ne peut avoir d'opérationnalité que s'il chemine en compagnie du sociologue.

Avant de poursuivre, pour comprendre ce qu'a de banal la

mégapolisation et de particulier chaque mégapole, il faut se soucier de ce que l'on cherche. On a vu que chaque fois qu'il est question d'une mégapole ce ne sont pas ses fonctions, ni son fonctionnement économique, mais les blocages, les ratées de son exercice civil, qui font problème. Parce que, justement, il y a trop d'*a priori* contradictoires qui lui sont attachés, ce qui fait qu'elle ne se vit bien pour personne. Il y a des quartiers qui se ferment, deviennent forteresses incontrôlables (certaines *favelas* de Rio, à ce qui se raconte), leur population en est marginalisée, oubliée, puis finalement ignorée, le coût de leur réorganisation étant toujours excessif. C'est pourquoi, périodiquement, la municipalité de New York se déclare au bord de la faillite, Los Angeles explose, les banlieues de Manchester, Frankfurt, Lyon ou Paris entrent en effervescence, Calcutta se décompose et Tondo, quartier récupéré sur les terrains inondables et saumâtres de Manille, est le réceptacle de toutes les épidémies. Et je ne dirai rien de Kinshasa où on ne peut plus assurer son activité économique, quand on en a une, tant les transports sont incertains ! Ni de Caracas où, désormais, chacun vit chez soi comme en une tour assiégée : « Une véritable psychose de peur hante Caracas. Entretien par les médias qui racontent en détail les agressions, surtout les plus meurtrières, celles des fins de semaine (entre vingt et cinquante morts). Ils comparent la violence d'ici avec celles d'autres villes latino-américaines réputées pour leur insécurité : Rio de Janeiro, Bogotá, Cali.

La violence (...) s'exprime désormais dans une incroyable atmosphère de rancœur, d'absence de pitié (... et...) traduit l'état de décomposition d'une société sans valeurs. (...) Longtemps circonscrits aux quartiers pauvres, et endémiques dans les *ranchos* (bidonvilles) qui cernent Caracas, cette violence n'inquiétait pas trop les médias, ni les classes aisées. Mais depuis environ deux ans (... elle...) déborde sur les quartiers résidentiels et n'épargne plus personne (18). »

Mais aussi, dans ces mêmes mégapoles, l'immense majorité des gens vivent, se déplacent, se rencontrent, produisent. Comme dit M. Dayomi au sujet de Lagos : « ...Lagos est une ville qui ne fonctionne pas. On entend par là une ville, un espace urbain qui, au regard des règles de la vie urbaine (conditions de travail, d'éducation, de santé, etc.) (...) ne fonctionne pas. Ce qui ne veut pas dire que Lagos ne soit pas vécu avec d'autres réalités ou d'autres modèles urbains.

(...) Il semble bien de ce fait que la ville de Lagos se forme en même temps que s'apprend, pour ses habitants, ce qu'est une ville... » (12).

Alors ces images jetées aux médias !... leur vérité factuelle n'est significative que de certains malaises, pas de la quotidienneté mégapolitaine qu'elles prétendent révéler. Si l'on veut bien s'approcher des mégapolitains satisfaits et de ceux qui se sentent en difficulté, la mégapole change d'images, presque de nature. Ce n'est plus une monstruosité, mais une juxtaposition d'espaces et de lieux (de non-lieux) sociaux, dont il s'agit de s'appropriier l'usage. Ce qui ramène au quartier et à la rue. Bien que quartiers et rues soient incrustés dans un complexe mégalo-urbain, c'est finalement à cette échelle que la ville prend sa dimension et livre des paysages acceptables à ses hôtes. En cela, leur attitude ressemble à celle de n'importe quel rural qui loin de son village et du bourg voisin se sent déjà extérieur et en représentation, c'est-à-dire sur ses gardes. La différence, c'est qu'en s'éloignant des espaces dont il s'est approprié l'usage, il ne débouche pas ailleurs dans la campagne, mais il se retrouve toujours en ville. Au-delà de la ville, encore la ville. Ainsi de toute la région. Et cela est beaucoup plus effrayant, beaucoup plus angoissant, parce que, tellement encombré d'artéfacts, ça ne peut être rapidement assimilé, dominé, approprié au moins superficiellement.

Le Pays de Caux, le Pays breton ; le Pays de Paris, de Londres, de Los Angeles ; le Pays de Mexico, de Rio et celui de Tokyo... La Plaine Saint-Denis, la Crau, le Chalco...

A l'échelle retrouvée de la rue et du quartier on croise des mégapolitains qui inventent, dans l'exercice de leur citadinité, des réponses les maintenant ou les recréant citoyens, donc praticiens en puissance du politique. Seulement, il faut admettre que les normes péniblement élaborées par un effort lent de civilisation sont parfois bousculées, alors que, sans qu'il n'y paraisse, les valeurs les plus nécessaires à la cohésion sociale, probablement parce qu'elles sont symbiotiques à la nature humaine, se perpétuent. Simplement les faits de société et leurs effets doivent être réinterprétés. Il importe de repérer sur quelles forces se fondent les us urbains, les habitudes qui les stabilisent, et en reconsidérer les fondements, soit pour les réactiver, soit pour les remplacer.

L'exposé et l'analyse de cas relativement extrêmes feront comprendre ce que j'entends par là. Je les puise chez des sociologues, des écrivains, des journalistes qui ne prétendent qu'à dire ce qu'ils ont vu. Voici.

« La pluralité des sociétés modernes est devenue telle que les visions uniformisantes, fussent-elles juridiques, accroîtront les difficultés de leur gestion. Mais l'unité demeure toujours une exigence fondamentale de la vie sociale. Elle ne se confond pas nécessairement avec l'homogénéité. Le recours à la dynamique de

l'interculturalité peut aussi bien la construire, et paraît davantage adapté à notre temps (7). »

Les mégapolitains, sans peut-être l'exprimer en ces termes, le savent et tissent inlassablement le tissu social, lui maintenant ou lui redonnant une harmonie, ce qui ne veut pas dire une uniformité. On ne voit pas pourquoi le manteau d'Arlequin, en sa multicolore, serait plus fragile que la cape d'une seule pièce dans laquelle se drapait Roosevelt à Yalta ! C'est ce que dit Ingrid Carlander (7) : « Il existe aux États-Unis, des hommes et des femmes qui ont réussi un impossible défi : la reconquête des communautés ravagées et tétanisées par la peur. Leur stratégie : zéro mépris pour les exclus. » Et plus loin : « Des hommes et des femmes s'accrochent pour ressusciter les énergies perdues des exclus et, avant tout, leur rendre un amour propre. »

Ainsi une association de véritables « guerriers de la paix dans l'enfer new yorkais (...) à 100 % noire ou hispanique, rénove des immeubles délabrés pour les transformer en logements sociaux, surtout pour mères célibataires. Gérante de ce parc immobilier, elle organise et conseille les locataires, tout en les guidant dans le labyrinthe des services sociaux, met en place des réseaux de quartier et défend les droits des exclus... ».

Suahir Venkatesh, de son côté, constate (7) que les Américains ne pouvant pas ou ne voulant pas affronter les problèmes d'insertion des jeunes ou de l'exclusion que leur société urbaine secrète, pour dire autrement les choses, préfèrent, à droite, parler simplement de délinquance et de « gangs de rue » ; ou bien, pour la gauche américaine, prétendre que les gangs de rue et leurs rituels exotiques de violence et d'immoralité seraient la marque de déviance sociale qui frapperait des jeunes en attente de réhabilitation psychologique et morale, et de réintégration dans la société normale. Mais « les attaques dirigées contre les bandes de jeunes noirs (ou hispaniques, ou chinois...) ressemblent fort à la discrimination et au harcèlement que subissaient au siècle dernier les immigrants originaires d'Europe ». Cela va de pair avec une démission : « la disparition progressive des institutions publiques ou privées du ghetto n'a fait qu'accentuer ce déclin (...), les habitants d'aujourd'hui se retrouvent isolés dans des poches de pauvreté et d'inactivité. (...) Parfois des bandes de jeunes se sont substituées aux institutions légitimes qui assuraient un soutien social et matériel aux populations dans le besoin. Les habitants et les associations de quartier ont alors forgé des liens avec les gangs locaux, créant ainsi un réseau de relations personnelles assez complexes, susceptibles d'être mobilisées pour les objectifs les plus variés ».

Mais ce n'est pas si simple. De quelque façon que l'on prenne les faits on leurs trouvera un côté paradoxal, tragique, mais au sens antique. En effet, selon la vision normée de la société américaine qui nie qu'elle porte en elle, par suite d'un libéralisme sans limite – seulement en affaires – et de l'esprit dit pionnier, toutes les aventures et tous les gangs en puissance, selon cette vision normée qui refuse cet aspect de sa société civile, les gangs sont intrinsèquement, et définitivement, mauvais, asociaux, etc. Donc rencontrer des chefs de gang protecteurs des mères célibataires et des personnes âgées, c'est paradoxal. Mais si l'on veut bien dissocier le travail et les comportements d'usage au sein d'un quartier, cela change la perspective. Il serait paradoxal pour Johnny T. (chef de gang interviewé) de ne pas être attentif aux conditions de vie dans son quartier qui est le seul lieu où il est chez lui, dans sa communauté clanique, son village *intra muros*. Le reste du monde lui est hostile. En outre vendre de la drogue, pour lui, c'est un job. Il en vit. Qu'y a-t-il, à son jugement, de plus immoral : vendre de la drogue et assurer l'existence des siens, ou être dans une misère sans espoir ? C'est le problème bolivien : le paysan est-il coupable de cultiver massivement une plante médicinale traditionnelle, la coca ? Johnny T. est-il coupable de faire un commerce rentable, probablement le seul que sa situation de ghettoisé autorise ? S'il y a un problème, c'est celui de la consommation. Ce n'est pas celui du producteur qui fait logiquement la culture la plus rentable, ni celui du *dealer* qui s'entremet sur un marché que la prohibition rend porteur. En outre, Johnny T. et ceux de son gang ont un sens aigu de leur devoir clanique et de leur dignité. Ils ont trouvé une réponse mégapolitaine à une situation où les ont mis les conditions mêmes de la mégalopolisation associée à la révolution cybernéticienne qui envoie aux oubliettes tous les adultes en âge d'activité et sans qualification adéquate. Les réponses apportées dans ce cas à la nouvelle donne urbaine, ressemblent fort, *mutatis mutandis*, à celles que le Moyen Age européen élaborait pragmatiquement pour lutter contre une insécurité que les pouvoirs publics ne parvenaient plus à éliminer.

On trouve des situations analogues en de nombreuses mégapoles où la dimension morale (dans le sens de conforme aux mœurs admises) ne fonctionne plus face aux difficultés d'assurer la survie de groupes piégés dans des quartiers dégradés ou en voie de rapide dégradation. Ce que confirme ce témoignage sur le Mexique : « Et puis, au Mexique, la grande affaire reste de trouver un emploi stable. (...) Car ne sont pas officiellement chômeurs tous ceux, de plus en plus nombreux parmi les jeunes, qui essaient de survivre par l'un ou l'autre des métiers de misère de

la rue. (...) Sans compter les voleurs professionnels. A Tepito, un quartier d'environ 50 000 habitants de Mexico, célèbre naguère pour ces innombrables boutiques de marchandises de contrebande, et aujourd'hui presque ruiné depuis l'ouverture des frontières, on ne craint pas d'afficher sa profession : *ratero*, voleur, tout simplement ; sauf que l'on va "travailler" plus loin, de préférence dans les quartiers riches et à touristes (19). » Ainsi, même scénario que précédemment, dignité dans son quartier, comportement économique de survie exercé hors de son lieu de vie. Il y a en même temps bien des ressemblance avec ce qui se passait dans les grandes villes européennes lors de la première révolution industrielle, où tant de citoyens cherchaient leurs marques qu'ils ne trouvaient que dans la délinquance, et ce qui se passait au Moyen Age, comme je le signale ci-dessus, où hors de son territoire rapproché on était en pays hostile, ce qui rendait licites, de bonne guerre en tout cas, tous les mauvais coups. C'est là, probablement, une réponse appropriée, émanant de la base, pour faire face à une situation de crise qui met hors jeu une part grandissante de la population urbaine non qualifiée ou disqualifiée.

Je ne vais pas développer davantage. Un mot seulement à propos de la situation en France de certains secteurs de banlieue où le quartier n'existe pas, remplacé par de grands ensembles initialement plantés dans les champs (Sarcelles, la Grande-Motte) et qui se sont multipliés jusqu'à former des villes qui n'en sont pas, aberrations de notre histoire, qui vont à l'encontre des images de notre société, telles que nous les diffusons. Le film « La Haine » (20) montre des jeunes, façon française nouvelle manière : pluriethnique et uninationale, qui inventent leur vie et, ce faisant, balbutient leur société avec le peu qu'ils ont. Ils baignent dans l'inactivité et la pauvreté. Ils sont dans une de ces fameuses « poches » qu'adore la formulation journalistique. Comme à LA, la méfiance policière est dans les deux sens, méfiance des *keufs* vis-à-vis des *Beurs*, *Blacks* et autres loubards, méfiance des *Blacks*, *Beurs* et autres loubards vis-à-vis des *keufs*. L'insécurité est le lot de chacun, au point de ne sortir, en groupe, que de nuit pour aller hors de leur pseudo-quartier, « en ville », c'est-à-dire ailleurs, à l'étranger en quelque sorte. Leur peur de cet ailleurs et des autres, *skin*, *keufs*, vigiles et *bourges* est si forte, comme leur haine, que l'un d'eux n'est rassuré que par un discours délirant et destructeur, vociféré pistolet au poing. Le sentiment d'être pour tous les autres sans exclusive, des marginaux, des pestiférés, est tel – malgré les efforts désespérés et vains, tout au moins de l'un d'eux, le *Black*, pour s'en sortir – que le constat qu'ils font est d'une simplicité aveuglante : « On est enfermé dehors ! »

Ici également on ne voit pas que la morale ait à interférer avec les chapardages, la fauche, les mini-casses, les vols qualifiés qui leur permettent, à eux et à nombre de leurs aînés, de subsister. Le paradoxe, c'est que de ce milieu sortent des « grands frères » qui rament comme des damnés pour tenter de les intégrer dans cette société hostile qui vit et s'étale sur leur horizon, au regard des derniers défenseurs d'un ordre sans signification, unique espoir de ne plus être « enfermé dehors ».

Ces exemples, les seuls qu'offrent les médias, ne traitent que de la permanence des situations urbaines intolérables qu'engendre la mégalopolisation, invitent à ne voir que l'enfermement, la marginalisation et l'exclusion, accompagnés cependant d'actions d'accommodation en tout genre, organisées par les citoyens. C'est le fondement de nombre d'articles dûs à des écrivains, sociologues ou journalistes consciencieux mais parfois trop émotifs. Ils ne doivent pas faire oublier que ces situations n'affectent, dans les pays suréquipés et hyperréglementés, que moins de 10 % de la population ; mais, dans les pays dits du Tiers Monde où les mégapoles croissent très rapidement sans qu'il y ait mégalopolisation, beaucoup plus que la moitié de la population. Cette vision de catastrophe n'est choquante que parce que le modèle proclamé, très visible pour les dépossédés qui courbent le dos, ce qui attise leur rancœur et justifie leurs dévoiements source d'insécurité, profite à une part non négligeable de citoyens qui, eux, se font voir sans vergogne et se font en même temps l'écho du discours onusien sur le droit pour tous au logement, à l'éducation, à la santé, au travail. Une telle attitude mène à l'humiliation des laissés pour compte et à un blocage social complet. Nul autre que les oubliés, les marginalisés, les exclus ne pourra changer la situation. D'ailleurs les nantis le pourraient-ils que probablement ils ne le voudraient pas. Il semble que ce soit une loi de l'espèce : chaque fois qu'une crise de fond touche et déstabilise la société, c'est dans les villes, les mégapoles désormais, que le choc est le plus grand, et c'est toujours, l'histoire l'enseigne à qui veut la connaître, les moins bien protégés qui en sont les victimes propitiatoires. Ni le néo-libéralisme (la plus sournoise et la plus sauvage de toutes les formes de libéralisme), ni le communisme n'ont su trouver de solution. « Développement durable pour un monde solidaire » devient le slogan de l'espoir, c'est l'invocation du moment à un Dieu comme celui d'Abraham, sauveur en un temps non précisé, attendu, inconnu et sans visage.

UNE AUTRE PROPOSITION DE CLASSIFICATION DES MÉGAPOLES

Ainsi, il y a remontée des ratées de chaque mégapole, qui ne doivent être confondues avec l'ensemble du phénomène. Et, finalement, c'est là une façon nécessaire, car il faut admettre que les situations extrêmes, portant en latence des conflits « délictuels », autorisent la mise en évidence de certains problèmes qui sont de toutes les mégapoles et de toutes les grandes métropoles : l'exclusion, la pauvreté, l'inactivité, l'analphabétisme, la santé, l'éducation des enfants nés sans père, etc. Cette révélation exige une conversion de nos façons de voir pour sortir de la contradiction entre les misères rencontrées et une morale fraternelle, égalitaire et libertaire, promue par la Révolution française et assez mondialement acceptée. Il y a à retrouver ce qui se pratiquait aux époques de précarité généralisée ou de drames sociaux énormes tels que guerre, famine, endémie, cataclysme naturel..., car la situation actuelle est un énorme drame social : une solidarité prioritaire sur la productivité, une compétitivité d'harmonie communautaire et non d'accumulation de moyens monétaires. Ce que j'appellerais l'accommodation. Notre civilisation qui se prétend porteuse de valeurs universelles, doit s'accommoder pour sortir les mégapoles à société duale et fracturée, nantis/exclus, de leur vice de fonctionnement éradicateur d'exclus par oubli de leur existence. Peut-être, pour cela, faudra-t-il effrayer le nanti, qui déjà crève de trouille – le discours sécuritaire – alors qu'il n'est même pas conscient que son indifférence et son confort terrorisent les délaissés, plus qu'il n'est terrorisé par eux. Et, aussi, qu'il lui soit rappelé que lorsque les exclus seront des millions, réunis par paquets de quelques centaines de milliers dans des mégapoles aussi vastes que le Grand Duché de Luxembourg, les révoltes se traduiront en bains de sang où les exclus risqueront leur peau sans trop d'état d'âme, tandis que les *beaufs-middle class-bourges* mourront deux fois, la première en assistant à la destruction de leur avoir, la deuxième en perdant la vie.

Les modèles de l'ère précédente ne sont plus pertinents. Tout se sait, ou peut se savoir, qui concerne la vie publique et ce qui se passe ailleurs. Il y a un décalage de plus en plus significatif entre les discours convenus et les actes de certains dirigeants, représentés en direct par les médias. Cette contradiction, est comprise sans qu'il soit besoin d'analystes pour la faire valoir. C'est pourquoi je pense que l'accommodation est indispensable à la réussite de la mégalopolisation, c'est dans son expression la plus flagrante, les mégapoles, qu'elle devra se faire.

Pour revenir à la nécessité de saisir le politique, dimension incontournable du phénomène de mégalopolisation, il y a un consensus fondé sur sa montée en régime planétaire. Quant aux mégapoles ? Que contient de plus cette dénomination que le terme de conurbation sous jacent aux descriptions de J. Gottmann et J. Denis, sous le nom, il est vrai, de *megalopolis* ? Car la description actuelle des mégapoles, bien qu'on les y inclut, ne laissent nulle place aux agglomérations telles que Luanda, Kinshasa, Lima (et son port, Callao, qui lui est symbiotique) qui ne peuvent « conurber », car elles croissent sur un espace où aucun autre noyau urbain assez proche n'existe, susceptible de devenir le deuxième élément d'une future conurbation. Il faut pourtant bien singulariser ces entités monstrueuses.

Je proposerai donc une nouvelle classification, fondée cette fois-ci sur les comportements socio-culturels et politiques – toujours ce désir de valoriser le *politikön* – des habitants et non plus sur l'ordonnement des espaces et de leurs étranges régions qu'on pourrait appeler simplement « aires mégapolitaines », si le terme ne paraissait pas quelque peu restrictif. En effet, je viens d'en toucher quelques mots, il semble finalement que les pouvoirs en charge d'une partie ou de la totalité d'une mégapole, que les mégapolitains eux-mêmes, ont parfois su accommoder leur ville, ou s'accommoder d'elle. G. Solinis, de l'Association de Recherche Coopérative internationale, découvrant apparemment la sociologie et « l'espace vécu » cher aux géographes, écrit dans ce sens (21) : « D'un côté nous avons un espace urbanistique qui part des normes et aboutit à la proposition de plan, c'est l'espace planifié que voulait la politique urbaine classique. De l'autre côté, nous avons un espace "expérientiel" qui part du vécu et des conditions matérielles d'existence, ou la confrontation entre pratique et représentation sociale s'articule d'une certaine manière aux aspirations des habitants et produit un espace riche de sens social, culturel et politique, mais avec des problèmes techniques. » En fait, aucun détenteur du pouvoir ne peut l'exercer dans le désordre et l'imprévu. Il s'agit donc de capter la ville « expérientielle » pour, sans trop de heurts, la mettre aux normes de la ville planifiée. C'est dire que, pour fonctionner, il faut un projet urbain et assez de souplesse pour le réaliser sans négliger les administrés, leurs exigences et leur vécu. Ceci implique la nécessité d'accommoder constamment le projet proposé et d'amener avec persévérance les citoyens à accepter l'accommodation. N'est-ce pas cela, en définitive, le jeu municipal de la démocratie directe ?

Pendant, il existe nombre de très grandes agglomérations qui semblent s'agrandir sans ordre visible, comme si aucun ques-

tionnement ne guidait le pouvoir supposé aux commandes de leur gestion. Mais ces entités « urbaines » sont-elles des mégapoles ? Villes et mégapoles n'impliquent-elles pas un minimum d'organisation délibérée, plutôt qu'ajustée dans l'urgence événementielle et l'improvisation ? Il est évident que sans questionnement, bien que la nécessité d'accommodation puisse être ressentie confusément par chacun, celle-ci ne paraîtra pas congrue.

On peut proposer trois types de situation :

– celle où l'accommodation, pour passer de la ville à la région-mégapole qui la supplante n'est pas à envisager. C'est habituellement le cas pour les villes partiellement informelles, sortes de non-villes mégalo-pantes jusqu'à l'infini de l'horizon, sans qu'il y ait eu l'organisation très complexe qui permet, à ce qui se dit, aux villes de fonctionner. On ne saisit, alors, aucune différence de nature entre ces villes d'hier et ce qu'on aurait tendance à considérer comme des mégapoles aujourd'hui, au vu de leur taille et de leur population. Or, ce ne sont, à mon sens, que des villes exagérées, très encombrantes, telle Luanda et, encore plus, Kinshasa qui n'ont rien fait pour ne serait-ce qu'accommoder, autrement que sur le papier par le truchement d'urbanistes étrangers, la ville coloniale afin d'aider à l'intégration citadine de la ville indécise qui s'en suivit. Je dirai, pour jouer sur les mots, qu'à Kinshasa et Luanda tous s'accommodent de ce laisser-faire ;

– celle où l'accommodation, pour passer de la ville à la région urbano-minéralisée qui s'est substituée à elle, n'est pas encore faite. En ces mégapoles, qui fonctionnent, des poches de désordre subsistent, qu'il faudra résorber dès qu'on saura user de nouvelles règles citadines. Les réponses viennent progressivement de ces poches à réduire ;

– celle enfin où la maîtrise du phénomène de mégalopolisation mégapolitaine s'est toujours exercée. Paris ou Londres en sont de bons exemples et aussi la *megalopolis* appuyée sur le Tokaido, décrite par J. Denis.

Les deux premières de ces trois situations correspondent en fait à un refus ou une impossibilité de la mainmise des municipalités, ou de l'État, sur la fabrication de la cité :

– que la ville ait grandi dans le désordre et se soit installée sans réglementation applicable, par ignorance, incapacité ou indifférence du pouvoir gestionnaire et du citoyen sorti depuis peu de sa bourgade ou de son village, et ce sera le premier cas, celui d'un monde où le citadin s'invente en même temps que la ville ;

– que les lois de la libre entreprise et le refus de planification autoritaire soient la règle intangible, et ce serait le modèle étatsunien.

Cette classification gouvernée par la volonté, ou le refus, de l'accommodation de la société citadine, et de ses sécrétions, à de nouvelles valeurs morales et à de nouvelles normes, ne doit être considérée que comme une tentative transitoire de compréhension de certaines dimensions de mégapoles rencontrées.

On peut noter que ce souci d'accommodation a toujours existé, on peut appeler ça, aussi, adaptation. Cependant, ce que j'entends, ce n'est pas seulement des actions et des techniques d'adaptation aux situations nouvelles, mais l'accommodation des mentalités, donc des normes et de la morale.

MÉGAPOLÉS, PASSANTS, ITINÉRAIRES, CLOISONNEMENTS ET EXCLUSION...

Classer les mégapoles est aussi difficile que de classer les villes. On a voulu, d'abord, ne considérer que leur morphologie, la manière physique dont elles occupent l'espace. L'approche géographique a développé une façon d'observer, de décrire et d'expliquer les agencements de paysages et de chercher ce qui les fédère en unités territoriales. Après deux générations d'efforts, en France, pour contenir ces unités en des régions « naturelles », on a fini par admettre que la « nature » n'était qu'une composante polymorphe des entités régionales qui pouvaient avoir la dimension d'un État, voire la dépasser. Il a fallu, pour cela, reconnaître la suprématie du social, de l'économique et du politique, sur le « naturel » qui primait dans la conception régionaliste, comme un donné plus indiscutable que discuté.

On se heurte, ici, à des problèmes analogues. Une mégapole ne peut être décrite, et donc saisie dans sa globalité et le détail de ses segments, comme on décrivait ces « régions naturelles » d'antan. Le vocabulaire géographique n'est plus approprié et les concepts restent flous. Car les mégapoles ne sont pas le résultat de forces telluriques agissant selon des lois contraignantes couplées avec des actions d'aménagement de l'espace réalisées collectivement et inscrites dans la longue durée, elles ne sont que le produit, souvent inattendu et parfois peu lisible, d'actions parcelisées accomplies dans le temps court, non vraiment reconnues et consolidées, que des réseaux parcourent y mettant de l'organisation. Mais, comme l'a bien dit J. Denis à propos du Tokaido, ce sont les réseaux parcourus rapidement qui donnent « l'impression de continuité », donc d'unité finalement. Ainsi le géographe demeure assez malhabile à analyser et organiser ces nouveaux

paysages disloqués, peu cohérents souvent, tout juste peut-il en singulariser quelques fils conducteurs.

Il est donc impératif d'aborder les mégapoles avec un regard plus ouvert, où le paysage n'est que l'un des supports de l'appréciation. Le comportement des « mégapolitains » aurait dû permettre une plus grande compréhension. Mais leurs us et leurs mœurs n'ont guère été considérés dans ce but. Aussi on se trouve assez démuni en cette entreprise où les informations aisées à rassembler ne concernent que les situations excessives, conflictuelles, paroxystiques, rencontrées dans ce milieu encore si nouveau où le jeu des interactions dans l'exercice de la cité ne parvient pas à imposer ses règles.

C'est pourquoi prédomine le sentiment qu'une façon de découvrir et de comprendre les mégapoles reste à inventer, ce qui suppose une accommodation de chacun : du citadin, du gestionnaire, de l'observateur, etc. Comme c'est la question de l'insertion dans la vie mégapolitaine qui semble être l'interrogation cruciale de chacun, sa manière de s'intégrer, ou non, dans un système complexe où il sait qu'il est obligé de vivre, il me paraît pertinent d'aborder – quoique très sommairement – la pratique individuelle du déplacement et des parcours vitaux à travers un tel système qui s'apparente, en cette occurrence, plus à un éco-système qu'à une région.

Dans les années 50, P.H. Chombart de Lauwe a étudié les déplacements et les itinéraires des urbains de quelques grandes villes de France. Il a pu, ainsi, tracer leur aire de fréquentation en prenant en compte les relations suivies, ou épisodiques, qu'ils entretenaient avec leurs concitoyens. Il s'est révélé que les populations à revenu modeste et à situation socio-professionnelle difficile entretenaient surtout des relations de voisinage, constituant un nouvel environnement socio-relationnel à la suite d'un déménagement. Les citadins nantis, étendaient leurs fréquentations bien au-delà de leur quartier ou de leur ville de résidence. Avec la démocratisation des transports en commun et l'avènement souverain de l'automobile couplés avec l'équipement téléphonique de chaque logement, ou presque, nul doute qu'en France l'aire de fréquentation se soit élargie pour tous, hors de la mégapole et hors des frontières pour certains.

Cependant il reste que les déplacements quotidiens se font selon quelques itinéraires, toujours les mêmes, rarement plus de 3 ou 4. Il n'est pas difficile d'imaginer et décrire ce qu'il en est à Paris par exemple. Ce sont les accès à une suite de lieux bien connus dont la pratique et l'usage sont clairement acquis et possédés, reliés par des cheminements en réseaux : donc des rues et

des quartiers dispersés dans l'espace mégapolitain et, pour se rendre de l'un à l'autre, l'utilisation du bus, du train ou du métro, souterrain le plus souvent dans les sections centrales des réseaux. Vivre bien en mégapole, c'est se sentir en terrain connu sur des lieux que chacun balise et personnalise selon ses repères et ses signaux, avoir en mémoire l'image des réseaux, leurs cadences et leurs horaires participe de cette appropriation. Chacun tisse ainsi une sorte de toile. Ce sont la superposition de ces toiles et le côtoiement des autres sur leurs nervures qui créent l'animation portant la convivialité ou le « ras-l'bol » de la vie mégapolitaine. En être partie prenante, c'est avoir les moyens sociaux adéquats, une sorte de reconnaissance du droit de citoyenneté. L'exclus est celui qui débarque d'ailleurs, ne possédant pas encore les clefs de lecture des espaces dont il use, ou celui qui n'est pas reconnu – dans l'idée qu'il se fait de lui et des autres, dans celle que lui renvoient les autres de lui – là où il se trouve.

Si on considère la pratique individuelle dans une des moins équipées des mégapoles, peuplée de gens majoritairement citadins de la première génération, sans emploi stable et donc très pauvres, comme c'est le cas à Kinshasa, la situation est totalement différente. Dans la capitale zaïroise, paradoxalement, parce que circuler en ville est une entreprise incertaine faute de transports assurés, on reste plus dans son quartier, son segment de ville approprié où l'on se connaît et se reconnaît. Lorsqu'on se déplace, la situation est moins productrice d'exclusion que dans les mégapoles d'ailleurs, car celle-ci, sur un registre de misère, s'établit sur la différence visible, l'inquiétude qu'elle provoque, la crainte qu'elle éveille et le rejet qui s'en suit, toutes choses impossibles quand quasi tout le monde vit dans le dénuement. J'ai évoqué l'usage de cette ville tel qu'on pouvait l'observer au milieu des années 70, il entraînait déjà des difficultés d'adaptation entre la « ville européenne », les « cités » et les « extensions », je crois qu'il s'est détérioré depuis (22). De toute façon, la misère a fait exploser la délinquance et la criminalité à Kinshasa, comme ça ne peut qu'être le cas quand la misère atteint le seuil de l'horreur. La cause de cette misère est politique, le fait de vivre dans une mégapole ne fait qu'en accentuer les méfaits. C'est une autre chose que l'exclusion.

Celle-ci, rencontrée en ce qu'en cette fin de siècle on appelle, curieusement et improprement, « l'Occident », relève de mégapoles abritant, comme on l'a vu, des poches d'inactivité et de pauvreté, et aussi nombre d'individus et de familles dispersés un peu dans tous les quartiers, y compris les plus cossus. Dans la

majorité des mégapoles sises hors des pays suréquipés, cette exclusion se manifeste avec une intensité beaucoup plus forte, mais il ne s'agit pas de la même chose. Là, généralement, une ville florissante côtoie une ville très pauvre, ces deux villes s'imbriquent irrémédiablement l'une dans l'autre, les espaces primitivement restés ouverts entre les quartiers bien urbanisés ayant été depuis longtemps envahis, squattés et tolérés dans leur nouvelle fonction faute de pouvoir les détruire, les poches d'inactivité et de pauvreté deviennent ici majoritaires, ayant encerclé la ville précédente et transformé les beaux quartiers en poches d'activité, de confort et de richesses. Ce sont des pans entiers de la mégapole qui se trouvent exclus, non les gens individualisés de ces quartiers. Il se crée alors, progressivement une situation instable, de pré-révolte sinon de pré-révolution, une lutte non des classes mais des états, comme sous l'Ancien Régime français, mais la comparaison s'arrête ici, ce nouveau tiers état n'est pas celui d'une population bourgeoise, riche, instruite, entreprenante et maîtresse vraie de l'économie marchande.

L'époque actuelle et la morphologie même de certaines de ces mégapoles permettent aux populations *de facto* antagonistes de se contempler, *volens nolens*, et de s'imaginer avec tout ce que les frustrations des uns et les craintes des autres peuvent contenir d'incompréhension à terme productrice de violences, si rien n'est entrepris pour y remédier. Ce n'est pas là un fantasme de ma part, car si j'écrivais, en 1992, à propos de Quito : « Mais pour l'analyse de la ville, comment ne pas s'interroger en considérant les deux côtés du paysage, soit sur l'existence de ces quartiers marginaux et marginalisés apparus par suite de la carence politique de la société des nantis et qu'il faut maintenant freiner dans leur prolifération et intégrer ; soit sur le confort installé à portée de regard et malgré cela inaccessible pour des gens qui voudraient bien cependant s'en sentir solidaires au sein d'une communauté urbaine de citoyens non réduits aux aguets (23). » Ignacio Ramonet s'en fait l'écho, à sa manière, en 1995, à propos de Caracas cette fois-ci : « L'impression de vivre assiégé s'est intensifiée chez les classes moyennes ou aisées. Impression renforcée par les caractéristiques urbaines de Caracas : la ville et ses beaux quartiers ont été bâtis au fond d'une vallée, dont les flancs sont recouverts, jusqu'au sommet des monts environnants, par des *ranchos* où habitent les pauvres. 72 % de la population y vit (Cela pourrait être aussi la description de La Paz !). Protégé par des vigiles armés, un habitant des quartiers résidentiels sent littéralement au-dessus de lui le regard des pauvres ; il s' imagine être guetté comme une proie (18). »

Mais autant de mégapoles, autant de situations. Y-a-t-il possibilité de dégager une classification utile de leurs modes et de leurs lois d'usage ? Ce ne sera qu'après des études approfondies de leur existence et de leur fonctionnement qu'on pourra se faire une véritable religion en la matière. Alors, peut-on vraiment considérer toute mégapole comme une région ? Quoique l'idée de trouver un langage géographique adéquat pour la décrire demeure, les micro-régions, dites régions naturelles, ont vécu depuis que l'avènement de la cybernétique a bouleversé la mesure des paysages, des espaces et du monde, la question n'est probablement plus pertinente.

J'ai évoqué la ruche, parlé un peu des abeilles et tout juste humé le miel, le traitement régulier de l'essaim et la récolte périodique du miel restent à faire...

BIBLIOGRAPHIE

- (1) A propos des métropoles et mégapoles, on consultera avec profit Planification urbaine ? réponses de métropolis, in : n° 104-105 des Cahiers de l'institut d'aménagement et d'urbanisme de la région d'Ile-de France, du mois d'août 1993.
 - (2) Aristote, *La politique*, livre 1, chap. 2.
 - (3) Denis Jacques, 1958. *Le phénomène urbain en Afrique centrale*, Éd. Académie Royale des Sciences Coloniales, Classe des Sciences Morales et Politiques, mémoire, in : 8, nouvelle série, t. XIX, fasc. 1, Bruxelles.
 - (4) Denis Jacques, *Le phénomène urbain en Asie orientale*, Éd. Comité National de Géographie, Namur 1988. La citation de Pierre George est extraite de la préface, la principale citation de l'auteur, de l'article, repris dans l'ouvrage, *Dynamique de l'urbanisation au Japon*.
 - (5) Haeringer Philippe, 1993. *La mégapolisation du monde : du concept de ville à la réalité des mégapoles*, in : Géographie et Culture (revue), n° 6, 1993, p. 3 à 14.
 - (6) Haeringer Philippe, 1993. *La diversité des situations périurbaines dans le monde*, in : Cahiers du CREPIF, n° 42, Paris, p. 89 à 103.
 - (7) Massey Douglas, *Regards sur l'apartheid américain*, in : Le Monde Diplomatique, février 1995, p. 3.
- Brisset Claire, *Les plus criantes inégalités, fragile ciment de l'union indienne*, in : Le Monde Diplomatique, janvier 1995, p. 26 et 27.
- Carlander Ingrid, *Dans l'europe des cités-banlieues : luttes urbaines contre la relégation sociale*, in : Le Monde Diplomatique, juin 1994, p. 8 et 9.
- Chossudovski Michel, Micheline Ladouceur, *De l'art de gérer l'exclusion au Brésil*, in : Le Monde Diplomatique, juin 1994, p. 20.

- Venkatesh Suahir, *Les gangs de rue sur la sellette : jeunes à la dérive dans les villes américaines*, in : *Le Monde Diplomatique*, mai 1994, p. 14.
- Rouland Norbert, *La France s'interroge sur la meilleure manière d'intégrer les étrangers*, in : *Le Monde Diplomatique*, octobre 1993, p. 16 et 17.
- (8) Decornoy Jacques, *Anonyme insécurité*, in : *Le Monde Diplomatique*, avril 1995, p. 16.
- De Staal Gilles, *Forces armées contre « favelas »*, in : *Le Monde Diplomatique*, janvier 1995, p. 25.
- Mortaigne Véronique, *Une alchimie culturelle, baroque et anthropophage*, in : *Le Monde Diplomatique*, octobre 1994, p. 14 et 15.
- Lopez Robert, *Délires d'autodéfense à los angeles*, in : *Le Monde Diplomatique*, mai 1994, p. 18.
- (9) Bernhem Nicole-Lise, *Labyrinthes de Casablanca, ville frondeuse*, in : *Le monde Diplomatique*, février 1994, p. 24 et 25.
- Eudes Yves, *Essor des chaines hyper-locales aux États-Unis*, in : *Le Monde Diplomatique*, février 1994, p. 29.
- Carlender Ingrid, *Agir au cœur des quartiers en ruines : guerriers de la paix dans l'enfer new yorkais*, in : *Le Monde Diplomatique*, février 1992.
- (10) Bihl Alain, *Les nouvelles frontières de la souveraineté*, in : *Le Monde Diplomatique*, avril 1995, p. 8.
- Julien Claude, *Le citoyen, la république et le marché*, in : *Le Monde Diplomatique*, avril 1995, p. 11.
- Gordimer Nadine, *Autre monde*, in : *Le Monde Diplomatique*, avril 1995, p. 32.
- Beaud Michel, *Le basculement du monde*, in : *Le Monde Diplomatique*, octobre 1994, p. 16-17.
- Clairmont Frédéric F., *La diabolique logique de la productivité*, in : *Le Monde Diplomatique*, juillet 1994, p. 18.
- Decornoy Jacques, *Demain, 2,4 milliards d'Asiatiques en ville*, in : *Le Monde Diplomatique*, décembre 1993, p. 21.
- (11) Jinnai Hidenobu, *Peut-on redonner un front de mer à Tokyo ?*, in : *Histoire des Villes : culture et économie politique des espaces urbains*, in RISS (Revue Internationale des Sciences Sociales), n° 125, coédition UNESCO-ERES, Paris, août 1990, vol. XLII, n° 3/1990.
- (12) Dayomi Mathew, *La vie urbaine dans l'agglomération de lagos*, in : *ACTA Geographica, revue de la Société de Géographie*, 1995/II, n° 102, p. 55-64.
- (13) Altman Robert, *Short Cuts, Los Angeles 1993*. D'après neuf nouvelles de Raymond Carver. Les choses de la vie à travers le destin de 22 habitants de LA aux prises avec les drames et les hasards de la vie quotidienne.
- (14) Groupe Mégapoles, *appel d'un groupe de chercheurs français pour l'après-Rio, Vivre Autrement, Rio*, 13 juin 1992. Ce groupe est dirigé par Ph. Haeringer.
- (15) Lévy Jacques, *L'espace légitime*, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, Paris, 1994, 442 p.
- (16) Lewis Oscar, *Les enfants de Sanchez*, autobiographie d'une famille

- mexicaine, traduit de l'anglais par Céline Zins, Éd. Gallimard, Paris, 1963, titre original *The children of Sanchez*, Éd. Oscar Lewis, édition utilisée, celle de Gallimard, Paris, 1986, 640 p.
- (17) Misser François, *Merci mobutu !*, in : Croissance, n° 384, juillet-août 1995, p. 24-25.
- (18) Ramonet Ignacio, *Le Venezuela vers la guerre sociale ?*, in : Le Monde Diplomatique, n° 496, de juillet 1995, p. 9.
- (19) Rudel Christian, *Mexique, l'effet marcos*, in : Croissance n° 384, juillet-août 1995, p. 26-29.
- (20) Kassovitz Mathieu, *La Haine*, film français primé au Festival de Cannes de 1995.
- (21) Solinis Germain, Actes des Journées ADP, de septembre 1993, ADP-Villes en développement, ISTD, Paris, 1993.
- (22) De Maximy René, *Kinshasa, ville en suspens*, dynamique de la croissance et problèmes d'urbanisme. Approche socio-politique ; éditions de l'Orstom, coll. Travaux et documents, Paris, 1984, 476 p., plus 120 p. d'annexes microfichées. Pour la pratique de l'espace par les Kinois, lire les pages 393 et suivantes ainsi que le commentaire des planches 16, 17 et 18 de *Densité de la population*, in : Atlas de Kinshasa. Jean Flouriot, René de Maximy, Marc Pain, Atlas de Kinshasa, Éd. IGZ au Zaïre, diffusion IGN en France, 42 planches, Paris, 1975.
- Misser François, *Zaire : survie, mode d'emploi*, in : la revue Croissance, n° 392, d'avril 1996, p. 26 à 29.
- (23) De Maximy René, *Population et appropriation de l'espace*, planche 13 de René de Maximy (direction scientifique), Henry Godard (secrétariat scientifique), Marc Souris (direction informatique) Atlas infographique de Quito, socio-dynamique de l'espace et politique urbaine, format 27,7 x 42, 297 p., 41 planches bilingues (français-espagnol), 28 cartes couleur format A3, 85 cartes couleur petit format, 90 cartes en noir et blanc, graphiques et tableaux, coédition IGM-IPGH-ORSTOM, Quito-Paris 1992.